

sans doute, pour obtenir ce résultat, mais est-il une saison dans l'année où le cultivateur récolte sans coût ni travail ?

Devenons donc moins prodigues de notre paille dans la mangeoire de nos animaux et ménageons la moins dans leur litière ; ils ne s'en trouveront pas plus mal, tant s'en faut, et notre tas de fumier aura tout à y gagner, et cela à l'avantage de nos futures récoltes, surtout si nous savons bien l'aménager et l'employer à propos.

Mettons de côté l'habitude de faire sortir nos animaux pendant les grands froids pour les mener boire : elle n'a rien de bon. Pratique désagréable pour nous, elle occasionne chez eux une déperdition de calorique qui ne peut se compenser que par une plus grande consommation d'aliments et cela sans aucun profit pour nous. Evitons aussi de leur donner de l'eau trop froide, même à l'étable : il est mieux de n'abreuver les animaux, en hiver, qu'après avoir laissé séjourner l'eau quelque temps à l'étable ou bien on en relève la température au moyen d'un peu d'eau chaude. Quelque soit le procédé de notre choix, notre bétail se trouvera bien de son emploi et notre tiroir à recettes aussi. Remarquons bien que tenir le bétail à l'étable ne veut pas dire le garder hermétiquement enfermé au milieu d'une atmosphère stagnante ; il y a moyen de lui faire respirer un air pur sans le mettre dehors.

Ne laissons dormir ni la brosse ni l'étrille, la peau de nos animaux ne sera pas seule à bénéficier de leur fréquent usage. Sous l'effet de ce stimulant trop peu apprécié, leur estomac digérera et mettra à profit une plus grande masse de nourriture ; nous n'aurons rien à y dire puisque, d'abord, nous avons pris la résolution de bien nourrir notre bétail et qu'ensuite, ce n'est que la nourriture que l'animal ne digère pas qu'on peut appeler perdue. D'accord avec l'expérience, le raisonnement démontre en effet que, plus on peut faire absorber d'aliments à un animal dans un temps donné, pourvu toutefois que l'on n'outrepasse pas la limite de ses facultés digestives et assimilatrices, plus grands sont les bénéfices qu'on en retire.

Une nourriture exclusivement sèche, fût-elle composée du foin le meilleur et des farineux les plus riches, ne peut produire que des résultats à demi-satisfaisants. Quelle mine ferions-nous si nous étions obligés de passer tout un hiver au pain et à la viande, fussent ils de premier choix ? Comme nous aurions hâte de voir arriver Pâques avec ses primeures, produits de nos couches-chaudes ! Hé bien, ainsi que les gens, les bêtes ont leurs goûts ; et le goût favori du bétail en hiver c'est, pour le cheval, quelques bonnes grosses carottes bien conservées et bien succulentes entre une ration de foin et une ration d'avoine, ou bien en mélange avec celle-ci ; pour les bêtes à cornes, un fourrage vert quelconque, choux, navets, bléd'inde ensilé mais surtout de ces betteraves à sucre si apéritives et si nourrissantes, mais encore si peu connues. Que n'imitons-nous ces cultivateurs soigneux qui, loin d'exposer leurs animaux au froid en les menant à la rivière, leur donnent de véritables soupes composées d'un mélange de betteraves, carottes, navets et patates, le tout cuit à point et relevé de bonne moulée. Aussi, pas de saison morte pour eux, mais production abondante de lait et de viande en tout temps et, à la fin de l'hiver, des animaux en parfait état, à l'œil vif, à la peau luisante, frais comme au sortir des pâturages.

De la Baie des Chaleurs au Lac Témiscamingue.

Si, de la Baie des Chaleurs, à l'extrémité Est de la province de Québec, on se rendait en droite ligne à la tête du lac Témiscamingue, aux limites opposées de la même province, on passerait à 75 milles au nord de Québec, à 175 milles de Montréal et à 160 milles à peu près d'Ottawa. Cependant, sur ce long parcours de plus de 700 milles, on trouverait partout un sol fertile et facile à cultiver, un climat favorable, des lacs et des rivières navigables sur de grandes distances, en un mot tout ce qu'il faut pour assurer le succès de la colonisation. Voilà un avancé qui va sans doute trouver plus d'un incrédule et qui ne manquera pas de faire hausser les épaules aux sceptiques qui prétendent que le Bas-Canada n'a de bon à coloniser que sa partie Sud avec la région des cantons de l'Est et pour qui St. Jérôme dans Terrebonne, est la dernière étape sur la route du pôle nord. Mais nous avons à l'appui de notre opinion le témoignage d'hommes instruits et sérieux, et en attendant que nous fassions une étude plus approfondie de ces vastes territoires, nous allons y jeter par-ci par-là un rapide coup d'œil et nous verrons qu'il y a dans le Bas-Canada place pour plusieurs provinces riches et peuplées.

En remontant la Baie des Chaleurs, nous côtoyons au nord la Péninsule de la Gaspésie, formée des comtés de Gaspé, Bonaventure et Rimouski et aussi étendue à elle seule que le royaume de Belgique avec sa population de près de 6,000,000 d'habitants.

L'opinion n'est que trop accréditée que le climat de la Gaspésie est froid et inclement ; que son sol, couvert de rochers dénudés, est peu généreux ; que ses forêts inaccessibles n'ont rien à offrir au commerce ; que cette région enfin n'est bonne à habiter que pour une population de pêcheurs rudes et grossiers : opinion erronée en tous points. La Gaspésie a un sol excessivement fertile et très bien adapté aux opérations agricoles ; son climat est splendide et peut même passer pour l'un des plus beaux de tout le Canada ; ses larges rivières qui fourmillent de poissons pourraient devenir à peu de frais autant de voies de transport de première classe ; ses immenses forêts, peuplées d'essences utiles, sont capables d'alimenter pendant longtemps un commerce très étendu.

M. Alexandre J. Russell, qui a eu l'occasion de bien étudier le pays et dont l'opinion est digne de tout crédit, s'exprime ainsi à l'égard de la région avoisinant la Baie des Chaleurs : "Le comté de Bonaventure, situé sur la Baie des Chaleurs, grâce à la supériorité de son sol et de son climat, mais surtout à cause de ses moyens faciles de communication avec l'Europe, offre à la colonisation autant d'avantages que les cantons de l'Est et vaut presque toutes les meilleures contrées de l'Ottawa. Son sol se compose d'une marne riche et généreuse, exempte de pierres, même sur les plateaux qui couronnent les hauteurs ; il n'est incultivable que là où la charrue ne peut passer. Il produit d'abondantes récoltes de blé de printemps, d'avoine et d'orge d'un rendement plus fort à l'acre et de meilleure qualité que les récoltes obtenues dans les comtés du St. Laurent.

"On peut dire la même chose de la côte de Gaspésie dont les pêcheries sont très productives.

"L'intérieur du pays, en gagnant vers le St. Laurent